

Compte rendu

Ouvrage recensé :

BRUNNER, Fernand, CHRÉTIEN, Jean-Louis, GISEL, Pierre, GODIN, André, SCHEUER, Jacques, SEVRIN, Jean-Marie, THOMAS, Louis-Vincent, *Réincarnation, immortalité, résurrection*

par André Couture

Laval théologique et philosophique, vol. 46, n° 1, 1990, p. 111-113.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400517ar>

DOI: 10.7202/400517ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

P. Gibert nuance ou contredit le Liminaire du présent recueil (p. 11), quand il écrit : « Je ne fais pas de 2 M 7, 28 l'affirmation nette et exclusive de la création *ex nihilo* telle que les principes et les désirs de la philosophie scolastique en feront la promotion. » (p. 474).

C'est encore Pierre Gibert qui donne l'atelier suivant, très bref : « Problèmes historiques et littéraires du récit de commencement » (pp. 477-481). L'A. distingue entre commencement absolu — « commencement de l'univers, de la vie et de l'humanité » (p. 478) — et commencement relatif — « pris dans le cours de l'histoire humaine » (p. 479). Aucun des deux types de commencement « ne se vit comme tel » ; le commencement « ne peut être désigné qu'après coup, c'est-à-dire trop tard » (p. 479). Dans le cas du commencement absolu, dont il s'agit au début de la Genèse, c'est « par voie de déduction » que l'intelligence humaine est réduite à procéder (p. 478). Il est difficile de parler d'un genre littéraire particulier qui serait le « récit de commencement » ; mais l'A. dégage quelques traits de ce qui pourrait être un tel genre littéraire. Les réflexions de l'A. ne font que reprendre, il en avertit le lecteur (p. 479, n. 1), des vues développées dans son livre *Mythes et récits de commencement*, coll. « Parole de Dieu », Seuil, 1986.

Le dernier atelier, qui clôt le recueil, est une « analyse sémiotique de la Genèse 1 à 3 » présentée par Jean Calloud (pp. 483-513). L'étude présente un « modèle d'organisation sémantique de Gn 1, 1 à 2, 4a », puis « les possibilités interprétatives de ce modèle appliqué au second récit (Gn 2, 4b-3, 24), plus particulièrement aux figures du sommeil et du rêve » (p. 484). Ces analyses inspirent à l'A. plusieurs observations assez neuves sur les textes bibliques en question. Retrouve-t-on de fait toutes ces nouveautés dans le texte étudié ? C'est là un autre problème assez délicat.

En somme, le volume *La création dans l'Orient Ancien* fournit aux études bibliques un ouvrage de qualité qui pourrait fort bien introduire à l'étude du thème de la création dans l'Ancien Testament. Les analyses font des sondages nombreux et variés dans les diverses sections de l'Ancien Testament. La diversité des points de vue, des techniques ou des méthodes utilisées constitue un intérêt majeur de l'ouvrage. Les études sont en général nettes et rigoureuses ; elles prennent le temps d'explorer suffisamment les aspects abordés. On pourrait aisément combler les quelques lacunes signalées au sujet de la littérature intertestamentaire en publiant un deuxième volume du genre du premier, et dont le titre pourrait être *L'idée de création au seuil de l'ère chrétienne*.

Shannon Elizabeth FARRELL
Université Laval

Louis-Vincent THOMAS, Jean-Marie SEVRIN, Jacques SCHEUER, André GODIN, Fernand BRUNNER, Jean-Louis CHRÉTIEN, Pierre GISEL, **Réincarnation, immortalité, résurrection**, (« Publications des Facultés universitaires Saint-Louis » 45), Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1988, 261 pages.

Alors que la théologie chrétienne récente a tendance à faire silence sur l'au-delà, ce sont souvent les religions orientales et les divers ésotérismes qui fournissent à l'homme d'aujourd'hui désarmé les bases de ses nouvelles représentations de l'après-mort. Telle est, il me semble, l'essentiel de la problématique où se sont situées les assises de la session théologique de l'École des sciences philosophiques et religieuses des Facultés universitaires Saint-Louis en 1988.

Un anthropologue et thanatologue, Louis-Vincent Thomas, un exégète et théologien, Jean-Marie Sevrin, un docteur en sciences indiennes, Jacques Scheuer, un psychanalyste,

André Godin, deux philosophes, Ferdinand Brunner et Jean-Louis Chrétien, et un théologien, Pierre Gisel, ont participé comme conférenciers à ces journées de réflexion. Comme chacune de leurs contributions a été habilement résumée par Claude Castiau en avant-propos du livre, il paraît inutile de répéter ici l'exercice. Si on met à part le travail d'exégèse que fait J.-M. Sevrin des textes touchant la résurrection chez saint Paul, on peut dire que, dans l'ensemble, ce livre brille moins par des vues nouvelles, qu'il n'énonce l'urgence pour la philosophie et surtout la théologie d'aborder sérieusement ces questions.

Pour cela, il faut mieux définir les représentations en cause. Chaque auteur s'y essaie, mais sans qu'il y ait toujours accord sur la terminologie qu'ils emploient. Par exemple, L.-V. Thomas distingue la renaissance (le retour du même) et la réincarnation « impliquant soit la coexistence du même et de l'autre (cas négro-africain), soit une transformation progressive du sujet » (p. 4). F. Brunner caractérise la réincarnation comme « l'âme dans un autre corps », la résurrection comme « l'âme dans son propre corps », et l'immortalité comme « l'âme sans corps » (p. 148). Il développe finement chacune de ces doctrines, montre les besoins auxquels elles répondent, manifeste leur légitimité et leurs rapports mutuels. J. Scheuer souligne que, dans l'hindouisme et le bouddhisme, la renaissance (L.-V. Thomas parlerait de réincarnation) s'oppose à la libération (p. 65 sq.). Le caractère négatif de la conception orientale de réincarnation se démarque ainsi de la visée optimiste de la notion occidentale correspondante (pp. 70-71 ; cf. pp. 145-146, 239-240).

Cette même urgence de précision conduit les collaborateurs théologiens à mieux définir les contours du terme résurrection. Pour J.-M. Sevrin, la résurrection corporelle dont parle Paul n'est pas simple réanimation (p. 52 : « La chair, faillible et mortelle, ne revient pas. Notre corps ressuscité est bien nôtre ; il est autre cependant. »). Parlant à partir d'un événement reçu dans la foi (cf. p. 49), Paul soutient plutôt que tous ressusciteront « au son de la trompette finale non pour revivre, mais pour entrer dans la plénitude du Christ ressuscité, par une métamorphose identique à celle que connaîtront ceux qui ne sont pas morts » (p. 63). Il n'oppose pas l'âme au corps, mais accepte d'être tout entier transformé par l'Esprit « qui surmonte l'opacité de la mort » (p. 64).

A. Godin prolonge ses remarques psychologiques sur la mort et son analyse de la disgrâce actuelle des représentations officielles des églises par une réflexion originale sur le sens de l'espérance chrétienne. Les œuvres mènent le défunt à une « pâle et fragile survie » qu'il ne faut pas déprécier (p. 121). Mais la foi chrétienne est indissociable d'un « faire mémoire » eucharistique qui transforme les vivants et d'un Esprit qui leur permet de renaître à une nouvelle espérance, celle de ressusciter avec le Christ (pp. 122-123). La résurrection n'est donc pas d'abord immortalité ou partage d'éternité, elle est bien plutôt cette transformation qui commence à s'opérer aujourd'hui quand des hommes et des femmes font mémoire de la présence active du Seigneur et se mettent à réinventer le monde.

La théologie chrétienne est ainsi amenée à relativiser le monde des représentations de l'après-mort. Pour elle, ces représentations témoignent à leur façon de la finitude humaine et du désir d'a-mortalité qui habite tout homme. Point question de les nier ; ce sont d'ailleurs elles qui sont surtout présentes dans le discours officiel sur l'eschatologie. Mais cet imaginaire est essentiellement fluctuant, il est influencé par le changement des valeurs sociales ; il « change et continuera de changer dans des directions du reste imprévisibles » (p. 117). La psychologie se montre particulièrement intéressée par ces investissements du désir et rejoint spontanément les remarques de Michel Hulin sur l'importance de laisser « du jeu » à l'imaginaire religieux (cité p. 117).

La résurrection se situe donc « au-delà de nos imaginations post-thanatiques ou de leurs formalisations moralisatrices et culpabilisantes » (p. 129). Elle polarise l'ensemble du message

chrétien et devrait être distinguée des représentations touchant le jugement des actes. Cet effort, qui du reste n'est pas nouveau, pour distinguer la résurrection des représentations posthétiques populaires a pour effet immédiat de hiérarchiser ces représentations, mais sans complètement arracher la résurrection au domaine des représentations consolantes. Si l'on peut se permettre une comparaison avec les religions de l'Inde, on pourrait dire que cette distinction se trouve à mettre la résurrection chrétienne au même niveau que la libération hindoue ou bouddhique et à la distinguer des cieus et des enfers qu'inventent les humains pour sanctionner la qualité de leurs dynamismes individuels. Plus l'accent est mis sur l'expérience ultime (conçue en termes de libération ou de résurrection), plus les représentations populaires fondées en bonne partie sur la comptabilité des mérites sont repoussées dans l'ombre et mises au compte du désir et des phantasmes qu'il suscite. Ceci ne veut pas dire que la libération ou la résurrection soient totalement à l'abri des désirs ou des impuretés de la représentation. Mais il est clair que l'accent qu'elles portent est davantage celui d'une expérience globale et polarisante commençant dès maintenant.

Découlant de ces considérations plus générales viennent un certain nombre de remarques à incidence pastorale. Dans les enquêtes sur lesquelles A. Godin s'appuie, l'eschatologie traditionnelle apparaît de plus en plus fracturée (p. 105). Le chrétien d'aujourd'hui rompt facilement des ensembles de croyances qui allaient jadis de soi. Même le mot de résurrection reste ambigu pour environ 54 % des catholiques pratiquants. Il s'avère donc urgent pour le christianisme de revoir le langage de son eschatologie et de redonner à la résurrection sa dimension totale.

Les ésotérismes modernes proposent une interprétation de la réincarnation qui rompt à la fois avec les religions orientales et avec le christianisme traditionnel. C'est une remarquable tentative, avait noté F. Brunner, « — à laquelle nos contemporains sont sensibles — pour résoudre des problèmes métaphysiques essentiels, en particulier celui de l'avant-vie et celui du mal. » (p. 146). Plutôt que de les caricaturer, P. Gisél soutient qu'il vaut mieux entrer dans ces représentations pour les méditer (p. 238). Refusant de disposer sur deux colonnes la vérité chrétienne et l'erreur, il accepte de se laisser interroger par l'expérience spirituelle de ces nouvelles religions, par la structure « trichotomique » de l'anthropologie ésotérique (p. 246), par l'accent mis sur l'ordre des nécessités dans le discours réincarnationniste. Il affirme même trouver dans ces traditions des éléments hérités du christianisme qui demanderaient à être reconsidérés (p. 245).

Sur le thème de la réincarnation, il existe en français un ouvrage comme celui de Carl-A. Keller (éd.), *La réincarnation. Théories, raisonnements et appréciations* (Berne : Peter Lang, 1986), qui apporte surtout au plan historique des compléments indispensables. Les pasteurs trouveront (pour ne citer que les livres) dans Pascal Thomas, *La réincarnation, oui ou non ?* (Paris, Le Centurion, 1987), dans Denis Müller, *Réincarnation et foi chrétienne* (Genève, Labor et Fides, 1986), à un moindre degré dans Jean Vernet, *Réincarnation Résurrection. Communiquer avec l'au-delà* (Paris, Salvator, 1988) toutes les lumières nécessaires pour comprendre l'engouement moderne que suscite cet enseignement et situer leurs interventions. Mais ceci dit, l'ouvrage recensé ici reste le premier travail à montrer aussi clairement qu'une réflexion théologique moderne sur la résurrection, sur l'Esprit, sur Dieu et le mal ne peut passer à côté des questions fondamentales que pose la réincarnation.

André COUTURE
Université Laval